

NATALIA BORODIN

*Le scénario  
de Prague*

*roman*

LES PASSE-**MURAILLES**

Vous pouvez consulter notre catalogue général  
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :  
[www.cherche-midi.com](http://www.cherche-midi.com)

© le cherche midi, 2023  
92, avenue de France  
75013 Paris

Conception graphique : Justine Dupré  
Composition : Peter Vogelpoel  
Dépôt légal : avril 2023  
ISBN 978-2-7491-7624-6

**Nic z toho co se stalo se nestalo.**

*Pro ty, kteri strkaji do vseho svuj zvedavy a podeziravy cumak.*

**Rien de ce qui est arrivé n'est arrivé.**

*Pour ceux qui mettent partout leur museau indiscret et méfiant.*

Jan Hanc, *Události (Événements)*



# I

## LA LEÇON DU MAÎTRE

*Arthur Rubinstein descend les Champs-Élysées, quand le son d'un accordéon agresse son oreille. Il s'arrête devant un aveugle en train de massacrer une mazurka de Chopin.*

*Le pianiste se présente. Avec tact, il tance l'écorcheur. Puis poursuit son chemin.*

*Quelques mois après, Rubinstein aperçoit et, hélas, entend à nouveau, l'aveugle, installé à la même place. Il se précipite. Puis s'arrête dans un éclat de rire. À ses pieds, l'accordéoniste a dressé un panneau, avec cette inscription : « ÉLÈVE D'ARTHUR RUBINSTEIN. »*



## AVANT LE COMMENCEMENT

Il est tellement difficile de trouver le commencement.  
Ou mieux : il est difficile de commencer au commencement. Et de ne pas essayer d'aller plus loin en arrière.  
Ludwig Wittgenstein, *De la certitude*

J'avais dix-sept ans lorsque j'ai vu pour la première fois la mer. Cela s'est passé en Yougoslavie, sur l'île de G. J'y suis allée pour quinze jours et y suis restée trois mois. Le troisième mois était le mois de septembre.

Mes parents ont dû tricher, ils ont dû apporter à l'école un certificat médical. Je les ai appelés du bureau de poste, je les ai suppliés de le faire. Ils ne comprenaient pas, me disaient qu'il fallait que je rentre immédiatement si je voulais avoir mon bac.

Avec une cruauté dont la jeunesse est seule capable, je leur ai annoncé que j'étais tombée amoureuse d'un Yougoslave de dix ans mon aîné et que je voulais vivre cet amour pleinement et sans entraves.

Ivan appartenait à une grande famille de G. qui possédait des vignobles et des champs de figuiers et de lavande.

Il vivait et travaillait à Londres et revenait à G. pour l'été. Il était un amant passionné et possessif.

Lorsque j'ai commencé à fréquenter un groupe de jeunes de mon âge et eu une relation intime avec un jeune Allemand, il m'a violemment rejetée. J'en ai souffert quelques jours, quelques nuits, puis j'ai essayé de l'oublier avec mes nouveaux amis.

Ils venaient de partout, une parfaite communauté de jeunes Européens : il y avait des garçons et des filles de presque tous les pays d'Europe. Nous ne parlions pas les langues des autres mais nous nous comprenions, notre communication était physique.

Le jour, nous défilions le soleil en nous y exposant pendant des heures, en allant sur les îles d'Enfer où des serpents circulaient dans les vignes comme des fourmis.

La nuit, souvent brûlés et épuisés par le soleil féroce, nous allions danser en apportant un magnétophone et des bougies sur la terrasse de l'hôtel Palace, laquelle à l'époque était presque en ruine comme d'ailleurs l'hôtel lui-même, construit en 1880 pour la reine Élisabeth. Quelques rares clients de l'hôtel erraient sur la terrasse pour disparaître aussitôt, c'étaient des fantômes qui n'osaient jamais se joindre à nous.

Parfois je rencontrais Ivan et mon cœur s'emballait en le voyant avec une autre femme. Lui et moi, nous étions presque toujours accompagnés et ainsi avons gardé nos distances. Il était plus mûr que mes amis, plus grave, plus beau. Mais il fallait que je fasse d'autres expériences, d'autres rencontres et pour cela je devais me détacher de lui.

Nous avons vécu une vie saturée de sensations, une vie « organique » sans émotions, jusqu'au jour où l'un de nous, le jeune Allemand, dont j'étais amoureuse et qui m'aimait, a succombé au soleil.



*Le scénario de Prague*

Nous l'avons enterré sur une colline aride, hostile, d'où la vue était la plus prenante et la plus surprenante : on pouvait contempler toutes les îles avoisinantes, apercevoir les moindres mouvements de la mer, le moindre changement de ses couleurs, de ses humeurs.

Début octobre le soleil changeait : il perdait de sa luminosité et de son intensité, il faiblissait d'une heure à l'autre en écourtant les jours de plus en plus tôt.

Le défi n'était plus de mise, et sans défi notre groupe perdait sa raison d'être : ainsi nous nous sommes séparés en nous promettant de nous y retrouver l'été suivant.

Je n'y suis jamais retournée.



La relation avec le jeune Allemand qui avait mon âge et qui est enterré sur une des îles qui entourent l'île de G. m'a hantée pendant longtemps.

Après mon retour de G., j'ai écrit une nouvelle d'une vingtaine de pages sur notre vie brutale et instinctive sur l'île. J'avais dix-sept ans et c'était mon premier texte de fiction. Je lui ai donné le titre *De l'influence du soleil* et l'ai ajouté aux autres courtes nouvelles que j'ai écrites plus tard, et qui étaient plus réfléchies, plus distantes.

Après avoir expédié au département de cinéma de l'Académie des arts à Prague plus d'un kilo de nouvelles, photos, photo scénarios et scénarios – c'était une condition préalable pour une éventuelle convocation aux examens écrits et oraux –, j'ai éprouvé une telle tension et une telle angoisse en imaginant un probable refus que j'ai failli m'évanouir en sortant du bureau de poste.

La préposée au guichet m'avait demandé si je voulais assurer le paquet. On pouvait l'assurer pour mille couronnes dans le cas de perte.

J'ai hésité, c'étaient des originaux dont je n'avais pas la copie. À dix-huit ans, je ne concevais pas qu'un travail aussi important puisse se perdre. Et s'il se perdait, que ferais-je avec mille couronnes ?

Je m'étais souvenue que c'était le jour de la sortie de la *Revue littéraire* et que si je payais l'assurance, je ne pourrais pas me l'offrir.

Je n'ai pas assuré le paquet : j'avais juste tracé encore une fois l'adresse du destinataire et de l'expéditeur en appuyant davantage.

En sortant de la poste j'ai couru m'acheter la *Revue littéraire*.

Elle était consacrée à la littérature, au théâtre et au cinéma, aux écrivains slovaques et tchèques, aux traductions des écrivains étrangers. La dernière page était souvent la plus intéressante : un extrait d'un journal inédit d'un écrivain, poète ou philosophe ou un entretien personnel avec un écrivain connu.

J'ai retourné la revue pour voir la dernière page : elle était dédiée à l'écrivain tchèque Roman Kantor qui fêtait ses quarante ans.

C'était mon écrivain préféré avec un autre écrivain qui était slovaque, Dominik Tatarka. Kantor enseignait à l'Académie des arts à Prague, Tatarka vivait à Bratislava dans une maison surveillée par la police.

J'aimais passionnément les courtes nouvelles de Roman Kantor pleines de réflexions désenchantées, ironiques et tristes sur la condition humaine, sur les relations amoureuses, sur la sexualité. Ses réflexions me paraissaient être les seules dignes d'un être pensant.

Une photo de lui avec un boxer allemand était placée au milieu de la page. La ressemblance du chien et de l'écrivain était frappante ; Roman Kantor était ancien boxeur, son nez témoignait de quelques combats. L'écrivain et son chien étaient pris de face : Roman Kantor se tenait debout, les mains repliées, posées sur les hanches – une attitude

apparemment belliqueuse que démentait son regard triste. Ses longues jambes étaient écartées, un pied un peu plus en avant que l'autre. Le chien était assis, entre ses jambes, sur un plancher en bois.

Tous les deux lançaient, droit dans l'objectif, un regard grave et désabusé.

Derrière l'écrivain il y avait un mur couvert de tableaux qui ne rappelaient aucun peintre connu, ainsi ils laissaient penser qu'il en était l'auteur.

Roman Kantor venait de publier son premier roman, une chronique caustique et méchante des années 1950.

Avec distance et ironie il décrivait l'atmosphère politique et les relations intimes des personnages, minables pour la plupart.

Je regardais sa photo, je lisais ses remarques et réponses brillantes au journaliste. J'ai pensé tout à coup aux nouvelles qui se trouvaient dans le paquet que je venais d'expédier. Un désir violent m'a alors submergée qu'il en aime au moins une et que je devienne son élève.



Lorsqu'on se rappelle un être, il est impossible de le séparer des lieux qui nous ont réunis.

Jean-Michel Delacomptée, *Écrire pour quelqu'un*

L'Académie des arts de Prague<sup>1</sup>, avec son département du cinéma et de la télévision, est logée dans le palais Lazansky, construit dans les années 1861-1863, une bâtisse de style néo-Renaissance, classée monument historique, couleur crème ou blanc cassé (ça dépendait de la lumière) avec quatre tours et un magnifique portail en bois.

Le compositeur tchèque Bedrich Smetana y vécut pendant de longues années et y a créé quelques-unes de ses compositions qui sont devenues si populaires que tout le monde les connaît sans savoir qui en est l'auteur.

Le palais fait l'angle du quai de la Vltava et de la rue Nationale.

De ses fenêtres on voit le fleuve et l'autre rive du vieux Prague avec son île où en été les Pragois viennent danser, manger, s'amuser.

---

1. La traduction précise est difficile à faire, la FAMU (le nom de l'école de cinéma en tchèque : Filmova Akademie Muzických Umění) fait partie de l'AMU qui comporte les départements du cinéma et de la télévision, du théâtre et de la musique dans lesquels les études s'étendaient entre cinq et six ans et dont le diplôme était reconnu en Tchécoslovaquie comme diplôme d'études universitaires. La FAMU avait sept sections : réalisation, scénario et dramaturgie de cinéma et de télévision, caméra, montage, production, cinéma documentaire, photographie.

Au rez-de-chaussée du palais se trouve le plus célèbre café de Prague inauguré en 1881 – le Café Slavia (son nom signifie « le monde slave ») – dont les grandes vitres donnent sur le quai de la Vltava et cette année-là plus de deux mille postulants avaient envoyé leurs dossiers, dont seulement quatre cents demandes avaient été retenues pour les examens d'entrée. De ces quatre cents prétendants, quarante seulement seront admis dans les sept sections de l'Académie.

La grande majorité des candidats était des étrangers venant de toute l'Europe, de l'Amérique du Sud, des États-Unis, des pays africains, de Syrie, de Tunisie, d'Algérie, de Chypre.

Les examens d'entrée durent six jours.

Au programme des cinq premiers jours sont des examens écrits, propres à chaque département de l'école.

En arrivant à Prague, la veille du premier jour des examens, je passe la nuit dans un hôtel de banlieue miteux, sans pouvoir fermer l'œil.

Le matin, tôt, je me lève l'estomac noué, je ne peux rien manger, mais en me souvenant des conseils de ma mère, j'avale un citron.

Dehors, pointe le soleil du début de l'été.

Je prends le tramway pour me rendre aux examens. Il est bondé et roule rapidement en freinant brutalement quand les passants se croient à tort prioritaires. Lorsque le tram passe devant le palais Lazansky, je vois un groupe de jeunes gens qui se hâtent pour y entrer.

Je saute du tram devant le Théâtre national, les voitures klaxonnent furieusement lorsque je traverse en courant la rue Nationale.



Je m'arrête sur le trottoir face au palais Lazansky pour le contempler. Les gens me bousculent de tous les côtés, sans jamais s'excuser. Je les regarde : ils sont vêtus de vêtements ternes, arborant des visages fatigués et agacés.

Je tiens à peine debout, fatiguée que je suis après une nuit sans sommeil. Quelques jeunes sortent du palais Lazansky, contournent l'angle du palais pour entrer au Café Slavia. Ils sont vêtus différemment des autres, ils ont la démarche légère et assurée des « élus ».

La tête me tourne soudain de faim et de désir de faire partie de ces gens jeunes qui portent chacun en soi la promesse d'un monde original encore jamais réalisé.

Je monte, deux à deux, les marches de l'escalier du palais le cœur battant si fort que cela m'empêche de respirer.

La rampe de l'escalier est en bois poli foncé, installée sur des barres en métal lourd, les ornements ciselés, sculptés dans ce métal dont je ne connais pas l'origine, je vois tout avec une acuité presque douloureuse.

Dans les couloirs discutent ou s'isolent des dizaines de postulants.

Ils ne sont pas tous aussi jeunes qu'il me semblait<sup>2</sup> en les regardant de loin dans la rue et c'est à peine si j'entends parler tchèque ou slovaque. Que des étrangers ! J'en suis enthousiasmée.

J'entends un jeune Américain, ou peut-être un Canadien, dire qu'il est venu tenter sa chance à cette école parce que « *Orson Welles is reputed to have said that Prague's*

---

2. Il n'y avait pas de limite d'âge pour être admis à la FAMU.

*film school was the only school that could actually teach film making*<sup>3</sup> ».

Aux sections scénario et dramaturgie je vais déchanter : il n'y a que des Tchèques et quelques Slovaques. Le tchèque serait-il une langue si difficile à écrire qu'aucun étranger ne s'y aventure ?

Certains postulants discutent, d'autres lisent ou feuilletent nerveusement de gros volumes, comme si l'on pouvait encore happer à la sauvette quelques connaissances qui pourraient s'avérer utiles devant le jury.

J'entends plusieurs candidats dire qu'ils sont ici déjà pour la troisième ou quatrième fois, espérant à chaque fois être enfin admis. Je les observe avec admiration, leur persévérance m'impressionne et m'encourage.

Les premiers cinq jours des examens me paraissent interminables.

Je ne mange pas de peur d'alourdir ma tête, mes réflexes ; mon estomac gargouille de faim, les autres me regardent tantôt avec sympathie, tantôt avec agacement. Presque tous mâchent leurs sandwiches tout en travaillant sur leurs textes.

Parmi les sujets qu'on nous impose durant ces cinq jours il y a celui d'écrire des variantes des scènes de films – tchèques, slovaques et étrangers – qu'on nous projette, puis de développer ces scènes dans les différents genres : comédie, drame, tragédie, tragicomédie, suspense.

Le dernier jour des examens écrits, l'épreuve consiste à décrire, entre autres situations imposées, celle où un

---

3. « Orson Welles est réputé avoir dit que l'École de cinéma de Prague était la seule école actuellement qui pouvait enseigner le cinéma. »

homme se réveille dans un endroit inconnu. Quel serait son premier geste ?

Nous nous interrogeons les uns et les autres du regard, ce dernier devoir paraît simpliste mais il y a probablement une réponse précise à cette situation, comme il y en a en mathématiques ou en physique. Jusqu'à présent on nous a laissés broder à notre guise mais cette scène nous paraît être un piège.

J'essaie de visualiser la situation, un homme qui ne se souvient plus comment il a pu se retrouver dans un endroit inconnu. Quel serait son premier geste ? Je me mets à sa place, angoissée comme je serais, et je décris la scène avec la plus grande précision dont je suis capable. C'est très bref ce que j'écris, je crains que cela ne soit pas suffisant mais je ne sais pas imaginer autre chose.

À la fin de la cinquième journée je suis épuisée, comme si j'avais accompli un marathon par jour sans aucun entraînement préalable.

J'ai dû maigrir car je flotte dans mes vêtements.

Dès que ce dernier examen est terminé, je sors du palais Lazansky sans parler avec qui que ce soit. Je veux rentrer dans mon hôtel et dormir. Je me rends compte que je n'ai plus de citrons, et demain c'est le dernier jour des examens.

Les citrons sont une denrée rare, j'en trouve quelques-uns seulement après avoir parcouru plusieurs quartiers de Prague.

Je rentre à l'hôtel en déployant mes dernières forces, et sans me laver, sans manger, je tombe aussitôt dans un sommeil profond.

\*

Dieu est arrivé. Je l'ai rencontré dans le train de cinq heures quinze.

John Maynard Keynes cité dans le livre de Theodore Redpath, *Wittgenstein à Cambridge. Souvenirs d'un disciple*

Le lendemain matin je me réveille toujours épuisée, je me répète pour m'encourager que c'est le dernier jour, peut-être le plus important, car c'est un examen oral, un examen « physique » où il faut persuader les professeurs de l'importance capitale qu'a pour le candidat d'être accepté dans cette école, de faire plus tard le métier qui sera la vocation d'une vie.

Tout ce que je me répète pour m'encourager me paraît dépourvu d'intérêt mais il faut y aller, il faut que je tienne encore ce dernier jour, et après qu'il arrive ce qu'il doit arriver.

Je monte en courant les marches de l'escalier impressionnant du palais Lazansky, je suis en retard.

J'entre dans les toilettes où les jeunes femmes se refont une beauté, sans se parler, chacune concentrée sur les moindres détails de son visage, de ses cheveux, de son vêtement. Je les trouve toutes belles : chacune a quelque chose d'unique dans son vêtement ou dans son maquillage.

De temps à autre elles se jettent des regards furtifs, en se mesurant mutuellement. Elles veulent paraître décontractées et gaies, elles rient beaucoup ; je leur envie leur légèreté, et peu importe si elle est réelle ou feinte.

Aux toilettes je m'assieds sur le rebord de la cuvette. Je fais l'effort de me calmer car c'est bientôt mon tour.

Je sors de mon sac un couteau et deux citrons. Je les pèle et les avale l'un après l'autre, si vite que je me mets à tousser. De la salive mélangée au jus de citron dégouline sur mon menton et sur mon chemisier en soie blanc cassé.

Je tousse si fort que des larmes jaillissent sur mon visage.

Je m'essuie avec du papier toilette et sors pour me laver.

Ma mère m'a conseillé de ne pas me maquiller, selon elle, il valait mieux être naturelle ; ainsi, « pas maquillée, naturelle », je ne peux pas rivaliser avec ces filles sophistiquées, venues certainement de Prague ou d'une autre grande ville et pendant un moment je regrette d'avoir suivi le conseil de ma mère.

Pourtant je veux croire que mon chemisier blanc cassé en soie et mon tailleur noir en laine fine – une copie de celui de ma grand-mère, fait sur mesure par un tailleur de Bratislava, un vieux monsieur juif qui avait fait les plus beaux costumes de mon père – sont assez beaux, dignes d'être montrés dans ce lieu dont j'ai rêvé d'y être invitée.

Pendant deux ans j'ai économisé de l'argent en travaillant au studio de cinéma. La première année à Leningrad, comme assistante du réalisateur Grigori Kozintsev, la deuxième année à Bratislava, comme fille à tout faire, j'ai été « claqueuse », j'ai aidé une scripte et je portais, entre autres, les bobines des rushes, les scènes tournées dans la journée, pour la projection. L'argent que j'ai gagné m'a permis de me payer des vêtements, réalisés spécialement dans le cas où – sur la base de mon envoi non assuré – je serais convoquée aux examens d'entrée.

En sortant des toilettes, je croise deux hommes dont le plus jeune me regarde comme s'il voulait se souvenir

de quelque chose ; lorsque cela lui revient, il me pointe du doigt – c’est comme s’il pointait mes seins couverts de tissu humide où il y a encore quelques minutes dégoulinait le jus de citron mêlé de salive – et susurre quelque chose à son compagnon. Une bouffée de chaleur me traverse tout entière.

L’homme n’a aucunement l’intention de me parler, il m’a montrée à son collègue, et tous deux me regardent comme on regarde dans un film animalier le curieux spécimen d’une bestiole peu répandue ou inexistant dans le pays.

Je me tourne et regarde les deux hommes de dos. Celui qui m’a désigné est grand, mince, un peu voûté, il tourne la tête et soudain je reconnais son visage que je n’ai vu qu’en photo : c’est l’écrivain Roman Kantor, enseignant à la section de dramaturgie et scénario.

Les deux hommes se séparent, Kantor se dirige vers les étudiants qui discutent avec un jeune homme tout juste sorti de la salle d’examen. D’émotion, celui-ci respire à peine lorsque les autres l’assaillent :

« Comment c’était ? Tu es pris ? »

L’étudiant assommé, ahuri (par une telle sollicitation ou par l’examen lui-même ?), se tourne vers Roman Kantor et lui demande :

« Et toi, tu es pris ? »

L’écrivain lui répond, furieux :

« Mais vous ne m’avez pas vu dans le jury ? J’enseigne ici ! »

Je suis stupéfaite de son ton hautain.

Il quitte les étudiants ébahis pour entrer dans la salle d’examen.

« C’est Roman Kantor, l’écrivain... », dis-je dans le silence.